

LOUISE, OU LE SACRIFICE

Christine CANALS-FRAU

Le bruit, le bruit qu'elles faisaient parvenait jusqu'à Louise, au delà des portes fermées et des histoires écrites ; leur chuchotement s'insinuait, imprégnait l'air et les objets, se faufilait le long d'interminables couloirs, débouchait en marée grandissante, envahissait la chambre et prenait, lentement, possession de l'esprit. Louise alors s'abandonnait, car elle aimait à se laisser conduire là-bas tout au bout où l'appelaient les sirènes. Leur chant sans mélodie parlait comme le vent dans la cheminée. Sans comprendre, elle savait, d'une conviction née du geste d'Emilie, il y a longtemps. Depuis, d'autres avaient suivi, confondues dans la mémoire de Louise en un essaim dont seul émergeait le soprano d'Emilie au fredonnement interminable et confus. Elles étaient là, celles qu'elle avait connues, les autres dont elle découvrait le corps immortel et celles enfin qu'elle avait aimées par un furieux besoin d'attachement, ces femmes dans l'amour desquelles elle n'était plus seule mais rejoignait, enfin, Papa. Car c'était à lui qu'appartenaient les sirènes aux corps froids : avec lui silencieuses, elles venaient souvent l'après-midi, quand il se reposait, ou lors de ses absences matinales, chercher Louise dans sa chambre, la poursuivant de leur doux bourdonnement qui invitait à la conversation. Parfois, elles interrompaient la leçon et pénétraient dans la salle d'études à leur façon imperceptible, comme en rêve ; elles se pressaient autour de Louise jusqu'à ce qu'une réprimande vînt les chasser. Louise n'avait

jamais songé à partager le privilège d'avoir été choisie : il y avait là quelque chose qu'elle seule pouvait comprendre, quelque chose qui, expliqué, semblerait grossier. Comment dire, en effet, leur union avec Papa ? Comment décrire leur nudité ? Ce que racontaient leurs corps blessés, leurs paroles sans mots ? Non. Tout cela, c'est ce que Louise, et elle seule, devait savoir, et c'était bien ainsi.

Les sirènes n'étaient pas seules dans l'atelier de Papa, là-bas tout au bout de la grande maison : des hommes, farouches, les muscles noués saillant sous l'effort, les y empoignaient en un accouplement brutal. Mais ils restaient silencieux, tout à leur affaire, insensibles aux regards curieux. Les sirènes par contre, avec leurs yeux rêveurs, se tordaient en des courbes improbables pour mieux échapper à l'étreinte, et leurs bouches criaient ce murmure auquel Louise répondait. Certaines, seules, étiraient vers le ciel leurs formes torturées ; d'autres contemplaient aveuglément ; mais toutes parlaient le langage secret au terrible message dissimulé sous les rires et les jeux. Car les sirènes vivaient de leurs rêves chantants. Emilie au regard intérieur, aux pâles yeux d'aveugle, reflétait les couchers du soleil sur cette mer dont elle venait, jade et perle mêlés ; elle était tout, anémone, voile, écume, ciel, tonnerre ; douce et froide indifférence. Regardant sans les voir les jeux de Louise à ses pieds, elle écoutait vagues et cris glisser à travers elle pour disparaître absorbés. Rien en elle, toute d'air et d'eau malgré la pierre, ne pouvait retenir ; son chant même la traversait. Parfois, un mot échappé au flux venait troubler les pensées de Louise, puis retombait au bruissement alentour. Ainsi naissaient des messages entrecoupés que Louise reformait à sa guise, qui parlaient de la mer et des hommes à la satisfaction desquelles les sirènes semblaient vouées. De la mer ils disaient le danger, car elle vous prend et se retire en ce néant dont rien, au-delà des sirènes, ne revenait. Quant aux hommes, la violence de leur incompréhensible désir effrayait Louise comme une fatalité. La femme était donc toute là, dans la fuite pleine de mots à l'étrange beauté et le partage silencieux du fardeau, liée à Louise par le mystère de son sexe si complètement absent, déesse

sans rivale dans une maison d'où le mot redouté avait été exclu : Maman. Les sirènes savaient tout, voyaient tout. Mais leur pouvoir avait ses limites dans l'étreinte de ces hommes d'où surgissaient tant de questions, jusque là sans réponse. Papa, cet être fabuleux, était loin. Insaisissable derrière des remparts de silence, d'absences et de craintes, il n'apparaissait vraiment que là, dans son royaume de sirènes et d'hercules où il montrait qu'il pouvait, lui aussi, tourmenter la matière impérissable jusqu'à l'ultime satisfaction et donc exister comme un être charnel, comme tous ces autres dont Louise contemplait quotidiennement l'exploit répété, un être de puissance symbolisé par l'outil qui reposait, abandonné, sur la pierre. Car si les sirènes étaient l'esprit, Papa, comme les hommes, créait la chair.

De quel côté son sexe gracieux la rejetait, Louise l'avait compris depuis longtemps. Mais derrière les chants des nymphes qu'elle aimait apparaissait aussi, parfois, l'appel d'un vide insidieux qui s'ouvrait telle une bouche pour une promesse d'éternité. De la répétition naissait le manque, du chant le mensonge ; le murmure devenait une violence cachée. Rien ne pouvait blanchir cette ombre, bientôt trou, bientôt gueule impuissante, affamée, menaçante dans son absence même, retournée contre elle comme un dogue en un cauchemar dont elle reconnaîtrait le sens ; car elle comprenait à sa façon que le prix de l'apaisement promis, de l'amour marchandé, serait sa reddition silencieuse ; l'acceptation de ce destin de sirène exigeait l'abandon, en elle, d'une chose secrète, jamais dite, le désir si fort, essentiel, inacceptable et nécessaire qui l'avait portée, depuis qu'elle commençait à comprendre le monde, à travers absences et naufrages. Donner cela, c'était la mort ; le garder, l'impossible. Et la béance était là, mensongère, impitoyable vérité.

Louise suffoquait. Et les mots glissaient sur la pierre.

Le regard vague perdu vers l'horizon, Emilie transparente fredonnait : les autres poursuivaient les jeux rituels, invitant Louise de leurs gestes légers. Pleurer des larmes, oubliées avec la mère ! Mais elle ne pouvait que crier, crier et se débattre contre ce rien qui

l'appelait, méduse attirante et traîtresse, lente araignée dont elle se savait partie, et frapper de toutes ses forces, aveuglément, pour empêcher le tissage de la mortelle filiation à laquelle on l'avait, il y a longtemps, condamnée.

Alors Papa entra.

Louise resta saisie le temps d'un regard, puis courut éperdument vers l'ombre protectrice, vers la rudesse familière du veston aux poches pleines de trésors cachés, dont elle ramenait les pans sur sa tête comme on s'enferme chez soi, vers les grandes mains fortes qui d'une étreinte l'enlevaient au monde visqueux des gorgones, des mains qui portaient le soleil et la faisaient revivre.

Et la marée, doucement, se retira, laissant place au silence. Par les grandes baies vitrées entrant, tel un oiseau resplendissant, toute la lumière du monde.

Louise releva la tête ; à la faveur du calme, de la douceur de ce moment si rare, la chose secrète et familière prenait lentement forme en elle, arête aiguë ; cela s'aventura avec prudence, monta, éclata sans qu'elle pût le retenir.

— Apprends-moi à faire une sirène.

Les mots étaient là, cristallisés et tremblants. Ils pesaient leur poids de diamant, pour toujours en dehors d'elle, mystérieusement saufs en une éternité qui s'acheva, net, sur un éclat de rire.

— Les filles ne font pas de sirènes.

Sur la branche, l'oiseau se tut. Louise attendait, le regard fixe, noir d'abîme. Avec une involontaire brusquerie, les mains l'éloignèrent.

— Si tu veux jouer, je te donnerai de la glaise.

Lentement, les mots lancés retombèrent dans le silence. Louise, tête basse, pensait. Une main se posa sur sa joue, lui donnant envie de mordre. Mais à quoi bon, puisqu'elle savait, au fond. Sa colère, elle l'oublierait, car il y avait entre eux une sorte de pacte aux termes imprononçables. Dans sa courte existence, elle n'avait jamais pu lui faire de mal ; elle décidait, pourvoyait, organisait ; à elle incombait la charge de ce père trop lourd. Une fois de plus, elle

pouvait lui épargner jusqu'à l'humiliation de se savoir défait ; accepter sans un mot la sentence, pour elle terrible, et continuer à le porter, lui, de toute sa force bandée. Pourtant le rêve était là si proche, comme l'émanation d'un désir trop fort, dans lequel cette main affermissait la sienne tandis qu'elle frappait la pierre imparfaite dont surgirait un être à l'image des sirènes, qu'elle, comme Papa, pourrait à sa guise transformer, détruire ou reproduire en autant d'enfants, un être auquel elle pourrait tout donner, le sexe, la beauté, et tout enlever, la puissance. Cet être, il lui faudrait admettre, au prix de l'inconciliable, qu'il ne puisse naître ainsi. Mais il existait des choses plus fortes que les murailles qui n'étaient faites de rien, de terre et d'eau ; des choses qu'aucune étreinte ne pouvait empêcher, car elles étaient subtiles, précieuses, volatiles comme les rêves. C'étaient ces choses que murmuraient les sirènes dans leurs chants. Pour la première fois, peut-être pour toujours et malgré le cauchemar, Louise y mêlerait le sien ; la terrible liberté qu'elle s'était forgée, à l'abri de laquelle elle avait vécu insouciante et solitaire loin des miroirs tendus, venait de trouver ses limites, qu'elle-même avait appelées en sollicitant le jugement de Papa. A sa surprise, l'amputation, malgré la souffrance, lui était légère ; pour survivre, il lui faudrait accepter, demeurer là-bas tout au bout où l'appelaient les sirènes. En entrant dans leur ronde, elle échapperait pour toujours à la menace de la gueule sans crocs, elle préserverait sous sa seule forme possible, comme une bulle irisée, le rêve sans lequel elle ne savait pas vivre. Le secret murmuré des sirènes, ses sœurs, deviendrait à jamais sa seule arme.

Louise leva vers son père ses yeux d'océan nocturne. Avec un sourire où perçait la tendresse, elle acquiesça.

Les corps nus se taisaient, immobiles, dans le brasier d'or d'une lumière tardive où ils semblaient s'éteindre. Rien ne s'animait plus en eux : la flamme du couchant dansant sur les formes en montrait la matière, bois et marbre assombris, figés en une forêt irrégulière au milieu de laquelle le doux crissement du polissoir introduisait une

vie paisible, humaine. Les êtres mystérieux étaient redevenus objets, carcasses d'autant plus belles qu'elles étaient mortes et pouvaient dans leur outrance figurer tous les désirs. Parmi les arbres, au fond d'une clairière, jouait Louise, silencieuse. Le bébé était né, étrangement reconnaissable malgré l'abondance des détails qui rendaient capitale, car plus dissimulée, l'absence inattendue. Par ailleurs, il ne lui manquait rien : pour lui dont les jours étaient comptés, Louise avait tout façonné, salie jusqu'aux cheveux, absorbée, dévorée par sa tâche comme une mère en travail, comme si toutes les failles de son existence l'y avaient conduite, sans le savoir, à ce bébé devenu accomplissement, devant lequel les occupations quotidiennes de la vie antérieure fondaient en un tas dérisoire. Ce bébé, Louise l'aimait de l'amour sauvage, exclusif et pudique des enfants pour les êtres trop brefs. Il devait être nourri, bercé. Jouer, lui parler, l'aider à tout sans que son impuissance n'éclate, accomplir pour lui les menus gestes de la vie, lui persuader qu'il les accomplissait lui-même, être le prolongement de son corps déficient et posséder enfin ce corps précieux par son infirmité même, voilà ce qui, en quelques heures, était devenu d'autant plus essentiel qu'elle en avait dès le début fixé les limites. Louise baignait dans un ravissement dont elle n'avait pas conscience : son rêve s'illustrait avec une plénitude jusque là inconnue. Par l'intermédiaire de la puissance, la passion venait de prendre un sens pour son esprit trop jeune ; le don entier de sa personne, indispensable à la survie de l'être qu'elle avait créé, justifiait son existence mieux que rien auparavant et trouverait sa fin — jouissance suprême du pouvoir, non encore éprouvée — dans un ultime sacrifice à la parole trop aimée.

La berceuse s'éleva tel un couplet entre les refrains grésillants du polissoir. C'était un fredonnement sans paroles, une douce mélodie venue d'ailleurs en un écho perdu, et cela vivait, s'assoupissait, s'étirait et chantait comme le vent jouant avec la vague. Du fond de la forêt de têtes provenait une voix à laquelle les crêtes familières

donnaient une résonance si étrange que le sculpteur, intrigué, s'interrompit: à la recherche de sa fille, il la découvrit finalement, assise dans la clairière dissimulée aux regards, baignant le bébé de glaise dans une pleine bassine d'eau et murmurant une mélodie chargée de tout l'amour du monde. S'approchant doucement, il la contempla ainsi un moment dans le désordre de sentiments qu'elle lui inspirait souvent : tendresse, un rien d'irritation et désarroi face à cet univers incompréhensible et prenant. Ramolli mais pas encore défait, le petit corps perdait peu à peu en ses limites sa consistance précise ; il s'en allait paisiblement sous l'étreinte de Louise et exhibait, indifférent comme un cadavre, son infirmité. Une émotion étrange, contradictoire, envahit la voix du sculpteur:

— Où sont ses bras?

Louise regarda son père avec une ironie improbable pour ses sept ans. La réponse vint, tardive, comme s'il s'y fût livré un dernier combat.

— Il est né sans.

Et puis :

— C'est mon enfant.

Il hocha la tête, comme aveuglé par l'évidence, et recula. La douce chanson reprit, à la fois plainte, souffle et caresse. Alors, d'entre les têtes frémissantes, parvint un murmure d'océan.